

# Sommaire

**Préface**, par Fredric Jameson — 7

**Introduction** — 15

**I.** Pour un colonialisme à visage humain — 19

**II.** Représentations coloniales — 35

**III.** Sartre et Camus, inséparables — 53

**IV.** L'anti-Sartre — 87

**V.** Réceptions — 111

Camus postmoderne avant l'heure — 139

**Notes** — 144

## Pour un colonialisme à visage humain

selon lui – posés par le colonialisme. Il cultive alors un rapport esthétique avec l'Algérie. Il ne retourne à la politique que contraint et forcé par les événements de la Seconde Guerre mondiale.

\*  
\* \*

En janvier 1944 à Brazzaville, et avant cela à Alger et à Constantine, le général de Gaulle laisse entendre que l'indépendance des peuples colonisés sera obtenue en récompense de leur engagement au côté de la France contre l'Allemagne nazie :

Il n'y aurait aucun progrès qui soit progrès [...] s'ils ne pouvaient participer chez eux à la gestion de leurs propres affaires. C'est le devoir de la France de faire en sorte qu'il en soit ainsi.

L'armée d'Afrique, notamment les tirailleurs algériens composés à 80 % d'Algériens (nommés « indigènes<sup>30</sup> »), contribua directement aux premières victoires militaires françaises en Europe lors de la campagne d'Italie.

Cette fausse promesse gaullienne, le recul de la France, la perte de son prestige militaire ainsi que les conditions de vie des colonisés provoquèrent des contestations de l'autorité coloniale dans tout l'Empire français dans l'immédiate après-guerre, notamment au Sénégal, au Cameroun, en Syrie : toutes furent noyées dans le sang<sup>31</sup>. Dans un grand nombre de colonies, les manifestations pour l'indépendance furent largement suivies par des vétérans de la campagne d'Europe, de retour du front. Ils avaient rempli leur part du contrat.

Le Parti du peuple algérien (PPA) appelle à manifester le 8 mai 1945, à Sétif et à Guelma, pour réclamer la

## Oublier Camus

libération de son dirigeant, Messali Hadj (alors emprisonné par les autorités françaises depuis avril 1944), ainsi que l'indépendance de l'Algérie. Ces manifestations dans le Nord-Constantinois<sup>32</sup> se transforment en émeutes à Sétif à la suite de l'intervention de la police, qui tente d'empêcher par la force les manifestants de hisser le drapeau algérien ou d'exprimer de quelque façon que ce soit leurs revendications nationalistes. Des civils pieds-noirs sont tués. La région entière se soulève et l'armée française mène dès lors une véritable guerre contre les civils algériens, jusqu'au 24 mai. L'armée de l'air lâche 41 tonnes de bombes sur les villages insurgés, la marine française bombarde également tandis que l'armée de terre tire 858 obus. Des milices pieds-noires se joignent à l'armée française. Le bilan est discuté, mais les morts se comptent par milliers : 10 000 selon un officier des renseignements français ; l'armée américaine, elle, parle de 17 000 morts. Ces chiffres indiquent qu'il ne s'agit pas d'une simple répression mais bien d'un massacre d'État de populations civiles. Aucun colon ne fut puni, aucun responsable de l'armée française ne fut mis en cause ; l'armée fusilla des centaines de civils algériens après des simulacres de procès.

Camus est en reportage en Algérie lorsque ces bains de sang se produisent. De retour à Paris, il publie une série d'articles ; l'un d'eux évoque une fièvre de « désirs désordonnés de puissance et d'expansion » qui « ne seront jamais excusés que si nous les compensons par une volonté attentive de justice et par un dévouement sans défaillance<sup>33</sup> » : il parle ici, à demi-mot, de Sétif et Guelma. Il n'y consacre finalement que quelques lignes, succinctes mais révélatrices :

Les massacres de Guelma et de Sétif ont provoqué chez les Français d'Algérie un ressentiment

### Pour un colonialisme à visage humain

profond et indigné. La répression qui a suivi a développé dans les masses arabes un sentiment de crainte et d'hostilité<sup>34</sup>.

Pour Camus, le « massacre » c'est donc la centaine de morts pieds-noirs. En revanche la mort de plus de 10 000 Algériens civils, systématiquement assassinés par l'armée, la police et les milices pieds-noires, est désigné sous le pudique vocable « répression ».

Ce qui ressort de ces lignes est clair : quand les Européens tuent des Algériens par milliers, il s'agit de force, quand c'est l'inverse, et sur une bien moindre échelle, il s'agit de violence<sup>35</sup>. Notons aussi que Camus ne dit rien des conditions de vie des Algériens pendant la Seconde Guerre mondiale (encore plus éprouvantes matériellement que pour les pieds-noirs ou les Français métropolitains), rien sur les aspirations à l'indépendance. Camus sanctionne la présence et l'autorité de l'État français en Algérie avec des mots choisis et non sans omissions : certains êtres humains sont plus égaux que d'autres, certains seulement ont le droit de se révolter. Selon lui, même après les massacres de Sétif, Guelma et Kherrata, la France doit se maintenir en tant que « puissance arabe<sup>36</sup> » : c'est le seul moyen pour elle de conserver son rang de puissance coloniale, pour être encore « traitée avec des égards ». Il explique alors à ses lecteurs que la France doit entreprendre une seconde conquête<sup>37</sup> du peuple algérien : il faut le convaincre du bien-fondé du colonialisme. Camus veut « inventer des nouvelles formules » et « rajeunir nos méthodes », concédant au passage que cette conquête « sera moins facile que la première »<sup>38</sup>. Il propose également des actions concrètes : son article dans *Combat* du 23 mai 1945, intitulé « C'est la justice qui sauvera l'Algérie de la haine », comporte un appel à intensifier la colonisation :

## Oublier Camus

Il faut donc des hommes nouveaux. Et, à l'heure où tant de jeunes Français cherchent une voie et une raison de vivre, on trouvera peut-être quelques milliers d'entre eux pour comprendre qu'une terre les attend, où ils pourront à la fois servir l'homme et leur pays<sup>39</sup>.

Camus ne parle pas de colons mais des « conquérants inquiets que nous sommes » et insiste sur le fait que ceux-ci doivent apprendre de la « sagesse proposée par la civilisation arabe ». Ces oxymores approximatifs, ces déclamations qui en irriteront plus d'un à l'époque sont sans doute le signe de son désarroi croissant face à la montée en puissance des indépendantistes.

Ce qui est certain, c'est que cette seconde conquête échoue avant même d'avoir commencé.

Camus signe un an et demi plus tard une série d'articles intitulés « Ni victimes ni bourreaux<sup>40</sup> », dans lesquels il renvoie apparemment dos à dos les colonisés et les colonisateurs, ceci en plein essor mondial de l'anticolonialisme ; ce sera la dernière manifestation de la neutralité affichée par Camus.

Mais en privé, sa réaction après la débâcle française en Indochine à Dien Bien Phu montre vers quel camp allaient ses sympathies. En effet, le lendemain de la défaite, le 8 mai 1954, il compare, dans son carnet, les Indochinois qui libèrent leur pays aux Allemands envahissant la France :

Chute de Dien Bien Phu. Comme en 40, sentiment partagé de honte et de fureur. Au soir du massacre, le bilan est clair. Des politiciens de droite ont placé des malheureux dans une situation indéfendable et pendant le même temps, les hommes de la gauche leur tiraient dans le dos<sup>41</sup>.

### Pour un colonialisme à visage humain

Ce double jeu entre ses prononcements publics et ses opinions personnelles cause sa rupture avec son ami et ancien disciple, le poète Jean Sénac. Pied-noir issu de milieu pauvre comme lui, Jean Sénac s'est rapproché de la cause indépendantiste. Il perd progressivement patience devant les faux-semblants de son maître. Dans sa correspondance – une lettre à Camus de décembre 1957 –, il le lui dit sans détour :

Je remarque sans cesse ce balancement tragique, ces contradictions, ce malentendu, cette équivoque sur les mots, qui sont à la fois d'un honnête homme et d'un inadmissible *louette*<sup>42</sup> qui joue sur des registres trop imprécis pour que la mélodie se détache<sup>43</sup>.

Sénac dénonce aussi Camus publiquement, dans un manifeste de combat poétique : « Celui qui écrit ne sera jamais à la hauteur de ceux qui meurent, déclarait naguère Camus, à une époque où il ne reniait pas encore l'injustice des *Justes*<sup>44</sup>. » C'est au lendemain de la publication de cette critique que Camus décide de se taire « en ce qui concerne l'Algérie<sup>45</sup> ». Contraint par l'actualité, il se fait la voix d'un autre compromis : un projet détaillé de partage du pouvoir entre pieds-noirs et Algériens, où la France garderait l'ensemble de ses prérogatives régaliennes (justice, économie, armée). Un projet qui ressemble fort à ce que devinrent les anciennes colonies françaises en Afrique (la « Françafrique »). Finalement, il exprimera ouvertement son soutien aux « thèses fumeuses<sup>46</sup> » de Marc Lauriol, un ultra pied-noir. Dans le même article, il qualifiera le projet d'indépendance du peuple algérien de « formule purement passionnelle<sup>47</sup> ».

## Oublier Camus

### *Une icône utile*

Camus n'a jamais su résoudre cette contradiction entre l'humanisme républicain et le colonialisme. Pourtant, le voici aujourd'hui consacré emblème d'une synthèse impossible. Camus est une icône utile, il incarne une solution incantatoire.

En réalité Camus n'était en rien anticolonialiste, mais le fin défenseur d'un compromis humaniste en défense de la présence française en Algérie. Il avait saisi que l'intransigeance des pieds-noirs risquait d'accélérer l'indépendance ; son aspiration n'allait pas au-delà d'une réforme du système colonial. Alors pourquoi faire de Camus un anticolonialiste ? Parce qu'à travers la vision romantique d'un Camus simultanément colon et anticoloniste, c'est l'image d'une France à la fois coloniale mais tout autant éprise de justice qu'on met en avant. À travers l'idéalisation de Camus, c'est l'histoire de France qu'on mythifie.

Entre ces deux causes, celle de l'humanisme et celle de l'Algérie française, Camus a effectivement choisi la seconde. Le masque tombe quand il dit à Quilliot, en septembre 1959 : « si l'Algérie devient indépendante, je quitterai la France. Je partirai au Canada<sup>48</sup> ».

On traverse les étapes de son lent et douloureux parcours – rendu quasi invisible par la réception hexagonale – qui va du déni au refoulement, jusqu'au surgissement de la question coloniale, dans ses trois œuvres majeures : *L'Étranger*, *La Peste* et *Le Premier Homme*.